

Notes sur le cours de René LÉVY  
du 31 janvier 2011  
sur פרקי אבות א,ה

Nous faisons tous l'expérience naïve de la multitude humaine en sortant de chez nous. Chacun croit alors inconsciemment que la multitude, c'est les autres. Je sais pertinemment qu'il en est de même pour les autres, qu'ils pensent comme moi ; personne ne se reconnaît dans cette multitude ni ne voit qu'en sortant de chez soi, il grouille avec les autres. On sort d'ordinaire de chez soi pour vaquer à ses besoins, pour assurer sa propre conservation. C'est une fausse sortie, qui n'aspire en vérité qu'au retour. C'est le voyage d'Ulysse et la nostalgie du voyageur. Abraham est l'anti-Ulysse car ne sort pas avec le désir de revenir. On sort en général de chez soi sur le mode de ne pas vouloir en être sorti, pour préparer son retour, chargé de provisions. Il n'y a que de très rares sorties véritables, mais qui finissent par un échec ; ce sont des évasions, le désir d'une sortie qui soit authentique, véritable, irrémédiable (marins, poètes, etc.).

Abraham, lui, n'a pas échoué ; sa maison n'était pas close. Abraham n'a pas aboli son בית ni soi-même. Il a fait *éclore* sa maison. Que veut dire cette éclosion ? Abraham savait que la multitude commence par soi, chez soi, par la manière dont on habite chez soi et dont on quitte sa maison. Il sut que l'individu humain grouille à force de vouloir vivre isolé, qu'à force d'être en soi, l'individu fait le dehors plus grouillant et plus irrespirable. C'est ce dont on souffre vivement dans les villes : le grouillement, même invisible, qui consiste moins dans la multitude que dans l'intrusion de l'individu. Nous souffrons de la démultiplication de l'individu à laquelle nous-même nous participons. On souffre même de soi, et d'abord de soi. On souffre d'abord de son propre grouillement. On se devine comme être grouillant, comme grenouille. On se souffre grenouille et l'on sent combien toutes nos sorties sont fausses. On se dit « échappons-nous à la campagne pour mieux respirer », mais il ne s'agit que de sortir la tête de l'eau quand l'on se noie. L'individualiste idéaliste objectera qu'il faut s'efforcer dans cette multitude de ne pas être une copie, d'être original, de créer, et non d'imiter. L'on peut aussi objecter qu'il ne faut pas adhérer à l'opinion mais être juge, qu'il faut se tenir à distance du *hoï polloï* pour être soi car la multitude nous écrase, nous lamine. Nous montrerons qu'il y a du vrai dans ces objections.

Le problème de notre mishna n'est pas que celui de la sortie physique de l'individu, mais aussi celui de l'expression (verbale, intellectuelle). Le נמשל,

le *métaphorisé*, c'est la question de l'expression. Sortir, c'est encore d'un point de vue psychophysique sortir de soi, de son intériorité. C'est exprimer une part de son intériorité et la publier. C'est sortir de son propre corps comme espace intérieur. Ces considérations préparent la fin de la mishna en introduisant la שיחה, la conversation sur le mode mondain. Dans l'ordre du נמשל, il en est de s'exprimer comme de sortir de chez soi. Même quand il s'agit de l'expression, il s'agit d'une fausse sortie, d'un grouillement. Là aussi, on ne sort que pour assurer sa propre conservation. La communication, le prototype de la שיחה, c'est développer les moyens d'expression les plus propres à l'obtention de choses grâce auxquelles on assure sa propre conservation. Par l'obtention de ce quelque chose pour lequel on s'exprime, on croit pouvoir assurer sa propre conservation comme l'affirmation de soi (physique ou mémorielle). On croit pouvoir, grâce à l'expression, persévérer dans son être ou dans la mémoire des hommes. Dans le cas d'un individu médiocre, le désir de la conservation physique prévaut sur la conservation mémorielle. La conservation mémorielle peut prendre deux formes : le désir de célébrité dans la mémoire de ses contemporains, et le désir de gloire ou d'immortalité. Bien des hommes que nous serions tentés de prendre pour des créateurs ne sont en réalité que des conservateurs, non de l'ordre établi, mais de soi. Le vrai créateur aspire au dehors, au monde, à condition d'entendre par monde non l'ensemble des étants mais le dehors hors de soi. Cette sorte d'expression qu'on a dite conservatrice, on l'appelle שיחה, נמשל de la fausse sortie ; on ne la profère que pour mieux se taire et jouir silencieusement de soi à la fin.

À l'opposé, se situe l'expression proprement abrahamique. Abraham, c'est du moins notre hypothèse, incarne l'expression créatrice, pure et non conservatrice, non négatrice du בית ni du corps propre. Pourquoi et comment la sortie d'Abraham réussit-elle ? Car, d'après le פשט il avait ouvert sa maison de part en part de tous côtés. Le dehors passait au travers du dedans en la personne des passants, pour autant que le בית ne cherchait pas à retenir ses passants. Chez Job, si les passants ne s'arrêtaient pas, tant pis ! Pas pour Abraham. Le dehors ne marquait plus l'espace du grouillement mais le lieu du passage (פתוח לדרך). Le dehors devient le lieu des gens qui passent et le בית, le lieu que ces mêmes gens traversent. L'expression pure, abrahamique, se porte au-delà de soi pour y revenir *accompagnée*. On sort à la rencontre des autres, pas pour vaquer à ses besoins. À la différence de l'expression de conservation, l'expression pure se porte au-delà de soi pour y revenir accompagnée d'autres qu'on ne fait pas siens en refermant la maison sur eux. Il ne s'agit plus d'une expression grouillante visant à la conservation de soi ni d'une évasion négatrice du בית. Par l'ouverture traversante, il ne s'agit pas

non plus de tolérance ni d'hospitalité rétentrice par où les autres perdent, à force d'être là, toute étrangeté. Dans une ouverture traversante, il ne s'agit plus de retenir les autres ni d'abolir leur caractère étranger qui passent chez moi, mais au contraire de faire sienne leur étrangeté. Le passant ne se laisse pas retenir, sinon il perd son caractère de passant. C'est dire que son étrangeté ne s'exprime en aucun de ses signes distinctifs (burka, kippa, barbe, etc.). Son étrangeté réside dans l'essence du passant. L'immigré est étranger dans la mesure où il passe, comme portant le dehors avec soi ; sinon il est appelé étranger au sens xénophobe. Tous les caractères du passant sont, bon an, mal an, assimilables<sup>1</sup>. L'essence du passant qu'aucun caractère n'enveloppe, qu'aucun signe n'indique, n'est préservée que si le **בית** reste ouvert et traversant. L'étrangeté de l'étranger ne sont ni ses coutumes, accents ou autres signes, qui tous sont assimilables, du moins érodables.

L'étrangeté d'une œuvre, ce n'est pas son style, le style étant lui aussi assimilable (on se fait au style d'un auteur) ; c'est qu'elle porte le dehors avec elle, dehors auquel je n'atteins pas moi-même en sortant et auquel j'aspire cependant – aspiration au dehors qui doit me transformer au dedans car implique une réforme de l'en-soi. Abraham sort pour revenir chez soi, *mais revient accompagné*. L'expression pure, créatrice, arrache au dehors un peu de sa pureté sans l'abolir. Sortir à la rencontre de ce qui se passe, c'est rencontrer l'évanescence sans chercher à s'évader, sans chercher l'aventure, faire qu'il passe sans chercher à se fixer. Il faut la collusion du dehors et du dedans pour qu'ils se révèlent l'un par l'autre. La part évanescence de l'œuvre, c'est son étrangeté et c'est ce qui fait qu'on *découvre* l'œuvre, devenant après moins étrangère à mesure qu'on la découvre ; la découverte ne dure qu'un moment. La grandeur d'Abraham, c'est d'avoir ranimé cette évanescence. C'est dans ce moment d'évanescence qui passe que l'œuvre est la plus vraie, la plus autre, et qu'elle se livre ; la seconde fois, le dehors est déjà aboli. Ainsi, découvrir encore ne veut pas dire mieux connaître. Mieux connaître, ce n'est pas découvrir à nouveau. La connaissance véritable d'une chose ou d'un être ne saurait signifier que l'esprit se referme sur elle comme une porte, s'assimile les êtres ou les choses, telle l'« intimité gastrique » de Sartre. L'évanescence de l'objet accompagne cette connaissance dans laquelle toute la vérité se donne. L'expression pure ne saurait vouloir qu'une chose : atteindre les choses dans leur plus grande étrangeté. Connaître véritablement, c'est vouloir que l'objet soit le plus étranger et qu'il se révèle.

---

1. Quand on entend dire que les étrangers sont inassimilables, cela veut dire qu'ils relèvent du passant. On souhaite alors qu'ils passent sans se fixer. Cela est cependant faux, car tous les étrangers sont assimilables.